

VUE GÉNÉRALE DE DALNY

UNE VILLE CONSTRUITE EN UN AN

On sait qu'à Harbin, ou Kharbin, petite bourgade devenue tout à coup une ville très importante, le chemin de fer transsibérien se subdivise en deux lignes. Tandis que l'une continue de courir vers Vladivostok, le point terminus réel de la ligne principale, une bifurcation descend, par Moukden, à travers la Mandchourie jusqu'à Port-Arthur, le port concédé par la Chine à la Russie.

De Port-Arthur, la Russie a fait une position militaire considérable, un port de guerre admirablement armé et défendu.

Mais elle n'a pas oublié que la concession qui lui a été consentie par la Chine était, en même temps qu'un point stratégique de première valeur, un établissement très important au point de vue économique. Et, auprès du port militaire, elle a créé un port de commerce, qui n'est pas l'une des entreprises les moins extraordinaires qu'elle ait menées à bien en ces dernières années : Dalny.

On a célébré la rapidité avec laquelle furent conduits les travaux du transsibérien, et surtout ceux du transmandchourien, qui dessert Port-Arthur. Nous-mêmes, au mois de décembre 1901, avons consacré à ces travaux un article. Ce tour de force n'est rien, pour ainsi dire auprès de celui qui a abouti à la naissance de la ville de Dalny.

La cité nouvelle a été édifiée de toutes pièces aux termes d'un ukase venu de Saint-Petersbourg.

Là où elle s'étend sur la côte est de la péninsule de Liao-Tung, exactement par le 39^e degré de latitude, c'était une plaine déserte, venant mourir au bord de la baie de Talién-Wan, un site plat et morne, au pied de montagnes peu élevées. En un an, une ville entière a surgi, complètement aménagée, n'attendant plus que les cent mille habitants qu'elle peut loger.

D'ailleurs, ils ne se font pas prier pour accourir. Dans quelques mois, Dalny sera la place commerciale la plus importante de cette contrée, probablement appelée à un si bel avenir.

M. de Witte et ses collaborateurs ont procédé, à Dalny, comme avait coutume de faire Napoléon, et comme dans les temps anciens firent les fondateurs de Spnèse, de Babylone, de Carthage ou de Tyr. L'empereur l'ordonnait : ils ont tracé un plan à leur guise, n'étant gêné par aucun obstacle ; puis l'ont exécuté, construit. Il est aussi régulier que possible, coupé de larges voies aboutissant à des ronds-points d'où rayonnent pareillement des rues plus étroites. Et quatre quartiers principaux composent la ville : le quartier de l'Administration impériale ou du Gouver-

nement, celui des Administrations civiles, celui du Commerce, et un autre constitué par les habitations privées. Chacun a sa physionomie propre.

Avec cent millions, on a bâti une ville entière, pourvue de tous les édifices que réclament les services publics, et des maisons d'habitation en grand nombre, ornée de jardins, dotée d'un parc. Autour de ce noyau, elle peut maintenant se développer sans entraves.

Dalny est d'ailleurs d'un style aussi peu russe que possible.

Avec ses jardinets encore dénudés, enclos de murs couronnés de claires-voies en briques, de l'effet le plus charmant, on dirait une tranquille cité hollandaise. Tels de ses chalets rappellent les cottages anglais, d'autres les petites villas des environs de Paris.

Quant au palais du gouverneur, avec sa veranda, ses tourelles aiguës, il fait songer à quelque hôtel des environs du Bois de Boulogne.

Toutes les maisons y sont coiffées de toits de tuiles, et la céramique domine dans sa construction, car la pierre manquait. L'aspect de la ville neuve n'en est que plus agréable aux yeux.

Mais le cachet le plus original de Dalny lui est donné par les balustrades ajourées qui closent les jardins, bordent les routes, courent tout le long des boulevards, très coquettes avec leurs petits pilastres pointus de place en place.

Bien entendu, les ingénieurs et les architectes qui ont bâti Dalny n'ont pas manqué de la doter de tous les agréments des villes modernes. Elle est éclairée à l'électricité, et un réseau de tramways électriques, également, la parcourt en tous sens. Un jardinier expert a été chargé d'en orner les promenades et a créé, tout exprès à cette fin, une pépinière qui fournira également des plants et des graines pour leurs jardins aux particuliers. Et l'on a prévu même des lieux de divertissements.

Enfin, on a relégué au dehors la ville chinoise, qui fournit les travailleurs pour la grosse main-d'oeuvre.

Tout cela semble avoir été très habilement combiné pour séduire les arrivants, et peut-être n'est-ce pas un luxe inutile, pour attirer dans ce pays lointain des commerçants et des ouvriers.

Ils auront aussi comme appât, il est vrai, l'espoir de beaux profits, si les promesses que donne la ville nouvelle se réalisent.

Elle est, en tous cas, très favorablement située pour se développer rapidement.

La baie de Talién-Wan demeure libre de glaces en plein hiver, et le commerce maritime pourra s'effectuer, à Dalny, toute l'année, au contraire de ce qui se passera dans l'autre port de la Mand-

chourie : New-Chang. Dalny, au surplus, a été déclaré port franc et ouvert sans douanes à toutes les marines du globe.

Les étrangers, à quelque nation qu'ils appartiennent, y pourront pareillement habiter librement, et même le gouvernement russe prévoit que ses nationaux y seront, à bref délai, en minorité.

Le port a été très intelligemment aménagé et outillé : il offre deux bassins et tout ce qui est nécessaire aux réparations des navires, et la voie ferrée vient jusqu'au quai même d'embarquement.

La Russie fonde sur Dalny de grandes espérances, et l'on a pu prédire, sans être taxé d'exagération, qu'à bref délai le port ainsi improvisé serait l'un des premiers du monde.

LE DOIGT DE DIEU

Le règne de Louis XIV nous offre un des exemples les plus frappants de la découverte d'un crime après de longues années d'impunité.

C'était pendant une fête à la Cour du Grand Roi que se passa le fait étrange que nous allons raconter. Parmi les convives réunis à la table du monarque, figurait un abbé spirituel qui, par des anecdotes piquantes, captivait l'attention des brillants esprits qui ornaient cette cour unique dans le monde.

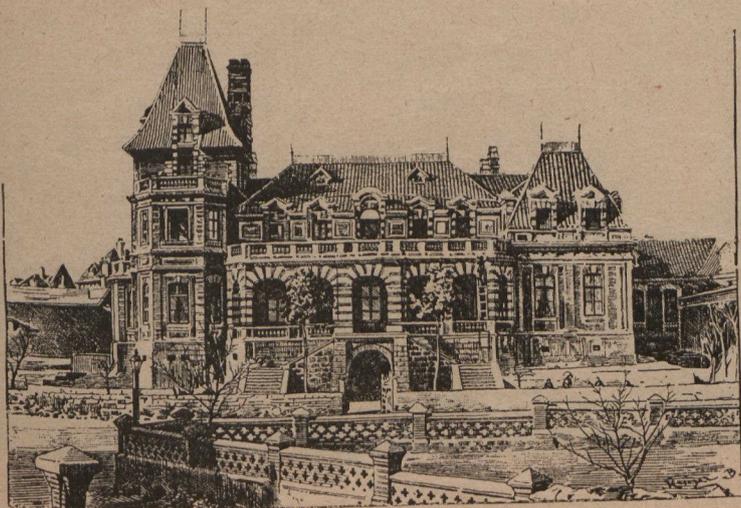
—Je me souviens fort bien, conta l'abbé, du premier pénitent qui soit venu s'agenouiller dans mon confessionnal. J'étais jeune alors et fort peu habitué à entendre des récits secrets de la vie à la Cour. Mon pénitent n'était autre qu'un assassin qui me fit l'aveu de son crime.

On pressa en vain l'ecclésiastique de raconter cette histoire ou de donner le signalement du coupable ; mais il garda un silence aussi obstiné que prudent.

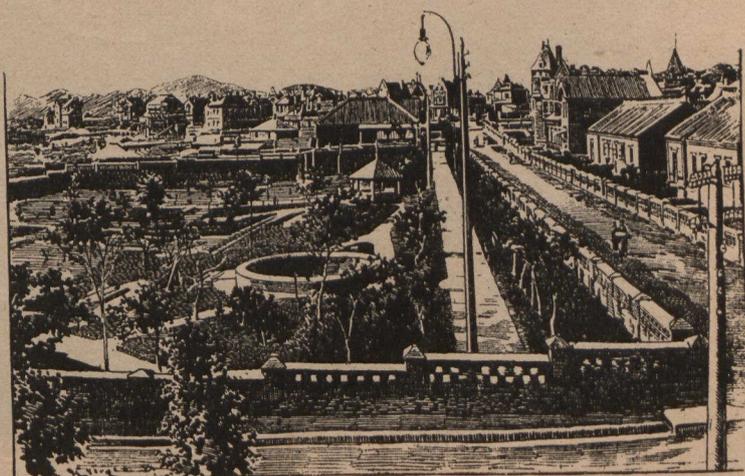
Tout à coup entra dans la salle du festin un des favoris les plus accrédités à la Cour.

—Tiens, monsieur l'abbé, dit-il en le saluant comme une vieille connaissance. Messieurs, ajouta-t-il aussitôt en se tournant vers la compagnie, je suis le premier pénitent que l'abbé ait confessé, et je puis vous assurer que l'histoire qu'il a entendue a dû bien l'étonner.

Cette nuit-là même, le brillant courtisan fut transféré à la Bastille, où l'on ne tarda pas à établir la preuve d'un crime commis depuis trente ans et à obtenir l'aveu du coupable.



LA RÉSIDENCE DU GOUVERNEUR



LE JARDIN PUBLIC